

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz
Band: 93 (1997)
Heft: 1

Artikel: Remarques sur "Le Peuple du Valais" de Louis Courthion
Autor: Niederer, Arnold
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-117989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Remarques sur «Le Peuple du Valais» de Louis Courthion *

Par Arnold Niederer

Les *Archives suisses des Traditions populaires* ont publié dans le tome VIII (1904), aux pages 226 et 227, un bref compte rendu de l'œuvre de Louis Courthion, *Le Peuple du Valais*¹. L'auteur du compte rendu, M. Jules Jeanjaquet, précise qu'il ne s'agit pas d'une simple étude descriptive, mais d'un ouvrage de science sociale dans lequel l'auteur s'est efforcé, en étudiant méthodiquement les faits sociaux du Valais, de rechercher pourquoi le peuple de ce coin de pays est ce qu'il est, et de dégager les raisons qui ont concouru à lui donner sa physionomie si originale.

Quelle a été la méthode appliquée? Nous la trouvons dans le tableau systématique des pages 8 et 9 qui expose la corrélation des différentes forces agissant sur la société.

Le premier groupe de faits analysés est la configuration du pays, l'*entourage naturel* dans lequel vivent les Valaisans. L. Courthion analyse successivement les conditions de travail par lequel l'homme se confronte à cet entourage naturel en le transformant et en se transformant soi-même. Le genre de travail (élevage pur, élevage lié à une agriculture et à une viticulture traditionnelles de type autarcique, agriculture centrée sur le marché, occupation artisanale ou industrielle en liaison avec une culture des meilleurs terrains) conditionne la *répartition de la propriété* respective (propriété commune, propriété privée). Le travail du sol et la propriété forment ensemble la base économique de la *famille*, qui connaît une cohésion plus ou moins étroite entre parents et enfants adultes découlant directement des formes de travail et de répartition de la propriété. La famille vivant dans une autarcie des plus parfaites est intégrée à d'autres groupements tels que la parenté, la tribu, le clan, la communauté villageoise, l'église, les entreprises commerciales, l'industrie, les banques, etc. Les relations de dépendance ou de protection qui en dérivent sont classées par Courthion sous le nom de «patronage». Les manifestations individuelles et communautaires d'émigration forment sous le titre «expansion» le dernier groupe de faits analysés. La motivation de l'émigration, sa forme et son but sont considérés comme dépendants de la situation socioculturelle respective de la patrie d'origine.

Courthion examine systématiquement les différentes régions du Valais à l'aide des catégories déterminées dans son tableau. Il délimite les régions selon les données naturelles et géographiques. Ainsi, l'auteur traite en premier lieu les régions prédestinées à la production d'herbe et de foin (vallée de Conches, de Loetschen,

* Article paru en version originale allemande dans *Archives suisses des Traditions populaires*, année 67, 1971, pp. 31–40. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par Mme Rose-Claire Schüle et publié dans *Annales valaisannes* 47 (1972) pp. 81–90.



d'Illiez), puis il se penche sur les vallées latérales (Viège, Anniviers, Hérens, Entremont) et sur les coteaux moyens de la vallée du Rhône, régions qui se prêtent à l'élevage et à l'agriculture. Il considère ensuite la situation des coteaux inférieurs de la vallée du Rhône (agriculture et viticulture) et le fond de la vallée elle-même (pâturages dans les marais et marécages pas encore assainis) pour s'occuper en dernier lieu des petites villes et bourgades implantées sur les bords de la plaine du Rhône. Leur population cultive de manière intensive les terrains d'alluvion fertiles à la sortie des vallées latérales ainsi que les marais asséchés ou s'adonne au petit commerce ou à l'artisanat.

Si Courthion prend la configuration du sol comme point de départ de son exposé, il ne faut pas oublier que, de son temps, c'est-à-dire avant l'industrialisation, 80% des Valaisans vivaient de la production locale, et que les difficultés de transport fixaient, bien plus qu'actuellement, la population au sol. C'est bien dans ce sens qu'il faut interpréter la citation de Taine qui sert de prologue à Courthion: «Quand l'homme neuf et désarmé se trouve livré à la nature, elle l'enveloppe, elle le moule; et l'argile morale, toute molle et flexible encore, se plie et se pétrit sous l'action physique...»

La description du peuple valaisan signifie bien plus pour Louis Courthion qu'une simple récolte divertissante suivie d'un étalage anecdotique d'impressions; il recherche la liaison logique des faits, la connaissance des règles et l'explication des phénomènes culturels communs au Valais et à d'autres pays de montagne, selon lui, spécialement à la Corse. Il remarque d'ailleurs bien des différences qu'il cherche à expliquer.

Courthion constate tout au début de son livre qu'au Moyen Age, les populations des cours supérieurs de la Reuss, du Rhin et du Rhône ont donné naissance à des fédérations démocratiques de structure analogue malgré leurs souches ethniques différentes. L'isolement et le compartimentement de leurs habitats ne permettaient pas de laisser au soin de seigneurs étrangers la lutte contre les fléaux naturels; seule la lutte immédiate et coordonnée était capable d'assurer directement la protection du sol. Pourquoi le sol ne serait-il pas administré par ceux qui l'ont conquis en commun, pièce par pièce, dans la lutte contre l'abîme, l'érosion et les avalanches? La possession du sol devait apparaître à ces populations comme la juste récompense de leurs efforts. C'est ainsi que Courthion explique la similitude du principe constitutionnel de ces trois contrées alpines.

La coexistence de la propriété commune pour le sol cultivé extensivement et de la propriété privée, morcelée à l'extrême, pour le sol travaillé intensivement est causée, selon Courthion, par le partage équitable, non seulement des biens, mais de chaque parcelle et de chaque objet de l'héritage paternel correspondant au sens aigu de l'équité chez une population habituée au régime communautaire des alpages, de la forêt, etc.

Une autre règle semble se dégager, selon Courthion, de la spécialisation des cultures intensives et des possibilités de gains hors de l'entreprise familiale qui engendrait une plus grande indépendance des enfants. Il étaye sa déduction en citant

Edmond Demolins: «La vigne désagrège la communauté par ce fait qu'elle permet à chacun, avec ses seuls bras, avec un tout petit capital et un tout petit espace, de se créer une exploitation. Et, comme elle donne un produit riche, qu'elle surexcite les plus belles espérances, chacun est poussé irrésistiblement à s'éloigner le plus tôt possible du foyer paternel pour s'établir à son compte.»²

Des règles régissent également, écrit Courthion, les relations entre le degré de cohésion d'une famille et l'émigration. La cohésion la plus forte se trouverait dans les régions vouées à l'élevage pur et diminuerait en fonction de l'altitude, jusqu'au Rhône. Les émigrants de milieu éminemment patriarcal qui ont reçu, de par leur éducation, peu d'initiative personnelle mais un sens très développé de la loyauté, préfèrent, à l'étranger, les occupations exigeant en premier lieu l'obéissance et l'honnêteté: service de gendarmerie ou auprès de la garde pontificale. L'auteur est également frappé par le fait que les habitants des vallées latérales, à l'instinct tenace de la vie communautaire, forment des colonies entières dans les grandes villes: «A Paris, de vraies colonies de Bagnards et d'Orserins sont employés des pompes funèbres, marchands de glace, etc.» (p. 9). Courthion essaie, entre autres, de démontrer que les populations des localités extrêmes des hautes vallées, révèlent souvent un goût de la culture et de l'esprit plus marqué que chez les populations de la plaine. Il cite, comme exemple, la commune de Bourg-Saint-Pierre, le dernier village de la vallée d'Entremont avant la haute montagne, commune qui a longtemps fourni, conjointement avec la commune de Bagnes, également montagnaise, plus de la moitié du corps enseignant de la partie romande du canton. Il relève aussi que certains Conchards occupent une partie de leurs hivers prolongés à construire des meubles sculptés qui révèlent un certain sens de l'art et du goût. Cette inclination intellectuelle aurait aussi pour effet un certain amour de la propreté qui distingue Conches, Bagnes, Bourg-Saint-Pierre et Salvan et qui manquerait plus ou moins dans les villages de plaine (p. 103 s.).

Il semble que Louis Courthion soit le seul parmi les premiers folkloristes suisses qui ait senti le besoin d'examiner la population et les institutions de son canton d'origine selon un système donné et d'arriver ainsi à une série de généralisations. D'où a-t-il sa méthode de travail? Comment a-t-il, en tant que journaliste, eu l'idée d'écrire son *Peuple du Valais*? Il donne la réponse dans la *Patrie Suisse* du 19 octobre 1904: «Je ruminais depuis longtemps une histoire sociale du Valais, je possédais de nombreuses notes sur mon sujet, mais le plan était encore un peu vague. Il me manquait la méthode. C'est alors que le hasard m'a fait trouver le livre de Monsieur Demolins: *Les Français d'aujourd'hui*³. J'ai été frappé de la ressemblance qu'offrait le peuple montagnard des Pyrénées avec celui du Valais. Ce livre m'a fourni la méthode.»

Quelle est donc cette méthode employée par Louis Courthion et par Edmond Demolins? Edmond Demolins (1852–1907) était un des meilleurs représentants de l'école de Frédéric Le Play (1806–1882). L'œuvre célèbre de ce dernier, *Les ouvriers européens*⁴, basée sur l'interprétation minutieuse des budgets annuels de familles d'ouvriers, contient un exposé sur une «méthode d'observation»⁵ qui de-

vait devenir déterminante pour les savants groupés autour des revues *La Réforme sociale* et *La Science sociale*⁶. L'abbé Henri de Tourville (1842–1903) élargit et perfectionna en 1886 cette méthode qui fournit, sous l'appellation de «nomenclature des faits sociaux», un schéma d'observation devant permettre, et la comparaison de phénomènes socio-culturels entre groupements régionaux et sociaux à l'intérieur d'une société nationale, et la comparaison intercultures sur plan international. On espérait pouvoir former des hypothèses vérifiables depuis ces comparaisons, hypothèses qui mèneraient à leur tour à des lois de causalité (si x, alors y) et à des corrélations (si x se modifie, y se modifie également).

Dans *Les Français d'aujourd'hui*, puis dans *Les grandes routes des peuples*⁷, Edmond Demolins avait fait sienne la méthode de Le Play, améliorée par son élève de Tourville. Le livre de Demolins sur les Français est de lecture agréable. Une place important y est réservée aux populations montagnardes des Pyrénées, de l'Auvergne, des Alpes et de la Corse. Dans un appendice, Demolins s'adresse aux collaborateurs régionaux de sa revue *La Science sociale* ainsi «qu'à tous les hommes d'étude, particulièrement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvée par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux trop souvent ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

«La science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme et de la société.»⁸

«Il s'agit de se servir de la Nomenclature comme d'un instrument d'analyse et de classification.»

«On présente successivement, soit le phénomène, soit la région que l'on entreprend d'analyser, à toutes les divisions de la Nomenclature, depuis la première jusqu'à la dernière, en recherchant en quoi chacune de ces divisions a pu influencer ce phénomène ou cette région. . . En d'autres termes, la Nomenclature est un crible, ou plutôt une sorte d'opérateur anatomique, au moyen duquel on sépare un élément composé en ses diverses parties simples, afin de saisir une à une toutes les influences qui ont pu agir sur chacun de ces parties, et toutes les influences que ces parties ont pu avoir entre elles.»⁹

Demolins explique qu'à mesure qu'un plus grand nombre de types seront décrits, l'analyse révélera une quantité croissante de phénomènes, de relations de cause à effet, de lois sociales, qui toutefois ne resteront acquis à la science que jusqu'à preuve du contraire. La question que l'observateur devrait se poser sans cesse serait celle-ci: en quoi le type que j'étudie diffère-t-il des types du même groupe qui ont été précédemment étudiés? De cette manière, et en poussant toujours plus à fond

l'analyse, le chercheur apercevra des différences là où, au premier abord, il ne voyait que des ressemblances. Demolins conseille à l'observateur de s'attacher à décrire les faits avec le plus grand soin:

«La méthode d'exposition consiste à présenter les éléments du type dans l'ordre où ils s'enchaînent et s'engendrent les uns les autres, en commençant par le phénomène le plus simple et le plus facilement constatable. C'est cet enchaînement qui donne à l'exposition un caractère rigoureux et scientifique et qui met en lumière la loi de chaque phénomène.»

«C'est aussi par cet enchaînement que le savant se distingue nettement de l'éru-dit... qui accumule, sur un sujet donné, le plus de documents, le plus de textes possibles.»¹⁰ Demolins critique également les théoriciens de systèmes à priori mais plaide pour le savant qui raisonne à fond sur un petit nombre de faits jusqu'à ce qu'il en ait saisi l'enchaînement et déterminé la classification. Il renvoie à son maître Le Play qui a jeté les fondements de l'étude scientifique des sociétés humaines par l'analyse méthodique et approfondie de 36 familles d'ouvriers dans diverses régions de l'Europe.

Les savants groupés autour de la revue *La Science sociale* se trouvaient hors du circuit universitaire monopolisé depuis le début du siècle par l'école d'Emile Durkheim. L'école de Le Play était formée d'une classe supérieure de la société, plutôt sociale-conservatrice, recrutée parmi les savants diplômés des Hautes Ecoles françaises de Droit ou de Sciences ayant un vif intérêt pour les questions socio-culturelles. Cette école encourageait par des cours la recherche sur le terrain et la formation de théories.

L'attitude de ce cercle de chercheurs envers le facteur «race» est remarquable. Dans leur écrits, ce mot n'a aucun sens biologique, mais plutôt celui de «culture d'un groupe social donné». C'est ainsi que Louis Courthion dit: «Cette subdivision infinie du travail, cette répartition diversifiée du sol compliquée par la diversité des altitudes, cette coutume d'adapter à des terrains si variés tous les produits nécessaires à leur subsistance, à leur vêtement, à leur nourriture et à leur habitation, on fait, des populations de ces vallées fermées, la *race* la plus autochtone du continent, la plus routinière, la plus rebelle aux idées de commerce et d'industrie progressive, mais aussi la plus indépendante de l'autorité extralocale de l'Etat.»¹¹

Edmond Demolins expose ainsi le problème de la race: «Il existe sur la surface du globe terrestre une infinie variété de populations; quelle est la cause qui crée cette variété? En général, on répond: c'est la race. Mais la race n'explique rien, car il reste encore à rechercher ce qui a produit la diversité des races. La race n'est pas une cause, c'est une conséquence.»¹² Ces mots ont été écrits à un moment où l'on attribuait à la race une grande importance comme créatrice de culture (J.A. Gobineau, H. S. Chamberlain, etc.).

Après la mort de Tourville et de Demolins, leur œuvre fut continuée par Paul Bureau et surtout par Paul Descamps (1872–1946). Paul Descamps publia entre autres, en 1933, un cours intitulé *La sociologie expérimentale*¹³ et en 1935 une étude de grande importance ethnologique concernant la vie sociale contemporaine au Por-

tugal¹⁴. Cette étude est conçue de manière semblable à celle du *Peuple du Valais*, de Courthion. Après la première guerre mondiale, le cercle formé autour de *La Science sociale* se rapprocha de plus en plus de la sociologie proprement dite; actuellement, ses représentants qui se sont ralliés depuis 1940 autour du père dominicain Louis-Joseph Lebreton (1897–1966) et de la revue *Economie et Humanisme* reviennent, avec des méthodes d'investigation mises à jour, à la manière de travail empirique et statistique, c'est-à-dire à la sociographie. Partant de la critique sociale, le groupe se donne comme but une action reliant l'économie à l'esprit chrétien et humanitaire.

A notre connaissance, Louis Courthion est le seul représentant suisse de l'école de Le Play et de *La Science sociale* qui en dérive. Courthion est né en 1858 au Châble, dans la vallée de Bagnes, où il ne bénéficia que d'une éducation rudimentaire de collègue. Sa famille a éprouvé des revers de fortune qui le forcèrent à s'expatrier à l'âge de dix-sept ans. Il est d'abord commis aux Grands Magasins du Printemps, à Paris; plus tard, il navigue sur un chaland de la Saône, puis comme sommelier sur le navire «Amélie». En 1889, il débute comme reporter au *Figaro*. Plus tard, après un séjour en Belgique, le voilà correspondant de *L'Indépendance belge* et de la *Flandre libérale*. A Paris, nous le trouvons rédacteur de l'organe de la colonie suisse de Paris, *La Croix fédérale*. C'est à Paris qu'il fait la connaissance de l'ethnologue Paul Sébillot pour lequel il transcrit des contes et légendes de sa patrie valaisanne. Ces récits, complétés de nouvelles légendes, formeront la première œuvre ethnologique qu'il publiera.¹⁵

En 1893, Courthion rentre en Suisse; journaliste de renom, il collabore à la *Feuille d'Avis de Lausanne*, à la *Patrie Suisse* (du premier numéro de 1893 jusqu'à sa mort en 1922); il rédige à Bulle le journal libéral *La Gruyère* et fonde, à Bulle également, en 1896, le bimensuel d'opposition *Le Valais romand* qui ne se publiera que pendant trois ans. En 1898, il prend domicile définitif à Genève où il collabore au *Journal de Genève*. A côté de son travail de journaliste, il s'occupe intensivement de l'étude de l'histoire contemporaine et de la vie quotidienne de Bagnes. Il publie dans les *Archives des Traditions populaires: Rondes et emprôls du Valais*¹⁶, *Dictons et devinettes*¹⁷, ainsi que *Les coutumes de la Vallée de Bagnes*¹⁸. Son étude, *La vie communale en Valais* dans la revue *Wissen und Leben*¹⁹, ainsi que l'article *Les bisces du Valais*²⁰ dans l'*Echo des Alpes*, ne passent pas inaperçus. L'article magistral sur le Valais dans le *Dictionnaire géographique de la Suisse* est également de sa plume.²¹

Toutefois, c'est son *Peuple du Valais* qui reste son œuvre principale. En Valais, le livre fut accueilli plutôt fraîchement à cause de son attitude critique librement exprimée envers les institutions bien ancrées; hors du canton, on apprécia pleinement la valeur du travail. Le *Journal de Genève* écrit lors de l'annonce de l'œuvre: «Ce livre précieux à plus d'un titre constitue une enquête sérieuse et sévère d'un des cantons les plus originaux de la mère patrie. C'est avec des études de cette loyauté que nous risquons le mieux d'apprendre qui nous sommes.»²²

Courthion ne se préoccupait pas uniquement «d'apprendre qui nous sommes», mais tout autant des possibilités d'évolution future de son canton. A un moment où

le Simplon n'était pas encore percé, où la plaine du Rhône n'était assainie que sur une infime étendue et où la technique était encore au stade de l'artisanat, à ce moment, Courthion souhaite que l'enseignement secondaire forme moins d'avocats et de notaires, et plus d'ingénieurs et de techniciens. Il démontre de quelle manière les positions-clefs des secteurs prometteurs de l'économie sont accaparés par des immigrés. Il craint que le peuple valaisan ne soit réduit au rang des manœuvres. Seule une orientation vers les études techniques et pratiques ouvrira à la jeune génération le chemin vers un avenir libre et moderne.

Louis Courthion a probablement puisé ces idées à l'école des de Tourville et des Demolins. Ce dernier n'avait-il pas recherché les causes principales d'une évolution individuelle et progressiste de l'économie dans son livre au titre significatif de *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?*²³ Pour Demolins, il y a deux types de peuples: les peuples particularistes et les peuples communautaires. Chez les particularistes, l'homme a comme idéal de vie d'être une être libre et indépendant cherchant la réussite par le moyen de l'initiative individuelle; son type idéal est le *self made man*, l'homme qui ne doit rien à personne et qui ne demande rien à personne.

Demolins voit dans les habitants des montagnes de France les représentants du type communautaire où l'individu recherche dans le groupe (famille, parenté, clan) et par le groupe, la solution de ses difficultés personnelles, l'appui, le conseil et les décisions sans être poussé à l'initiative personnelle. Il préfère suivre des politiciens dont il se fait le client à la manière romaine et être un membre obéissant de ce système.

En évaluant positivement le type familial anglo-saxon, Demolins (et Courthion!) se distance de son maître Le Play. Ce dernier juge toutes les familles positivement dans lesquelles les enfants sont soumis à un comportement moral rigide, astreints à l'ordre, au zèle et à l'obéissance afin d'en faire des membres fidèles d'un Etat autoritaire. Il considère l'esprit qui pousse les membres d'une famille à l'individualisme, à la différenciation et à la mobilité comme négatif.

Soixante-dix années se sont presque écoulées depuis la parution du *Peuple du Valais*. Pendant ce laps de temps, le Valais s'est modifié, il a changé plus qu'il n'avait évolué pendant mille ans auparavant.²⁴ Courthion, en précurseur génial, a prévu cette évolution et pourtant il n'était pas iconoclaste. Malgré tout son progressisme, il fait preuve d'une grande compréhension pour la foi naïve de ses compatriotes. Il a pris en maints sens la défense des sites et des paysages, des costumes et des patois. C'est ainsi qu'il créa, après la parution du *Peuple du Valais*, un fichier de 7600 entêtes pour un glossaire des patois de Bagnes, glossaire qui fut fort apprécié par les spécialistes L. Gauchat et J. Jeanjaquet²⁵.

Actuellement, les méthodes comparatives de cultures (*cross-cultural-studies*) reviennent au premier plan des préoccupations de l'ethnologie et de l'anthropologie culturelle. Les recherches sur l'évolution des structures familiales en relation avec l'expansion économique résultant des forces d'industrialisation et d'urbanisation connaissent un regain de faveur. Les instruments de recherche actuels sont bien plus raffinés que ne pouvait l'être la Nomenclature des de Trouville et des Demo-

lins. Les défauts de l'école de Le Play n'empêchent pas de reconnaître son originalité, ses efforts vers une science authentique et sa volonté de synthèse; il n'est pas étonnant qu'elle a su fasciner l'esprit ouvert de l'autodidacte plein de talent et d'intelligence, voire de curiosité intellectuelle, qu'était Louis Courthion.

Notes

- ¹ Louis Courthion, *Le Peuple du Valais*. Préface de M. Edmond Demolins, Paris et Genève 1903. 242 pages.
- ² *Les Français d'aujourd'hui*, p. 136.
- ³ Edmond Demolins, *Les Français d'aujourd'hui. Les Types sociaux du Midi et du Centre*, Paris, 1898, 465 pages.
- ⁴ Frédéric Le Play, *Les ouvriers européens: Etudes sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, précédées d'un exposé de la méthode d'observation*, Paris 1855, 6 vol.
- ⁵ Voir *Les ouvriers européens*, ainsi que Frédéric Le Play: *La méthode sociale, abrégé des Ouvriers Européens*, ouvrage destiné aux classes dirigeantes, Paris, 1879.
- ⁶ *La Science Sociale suivant la méthode d'observation*, dirigée par E. Demolins, Paris, 1885 ss.
- ⁷ Edmond Demolins, *Les Grandes Routes des Peuples. Essai de Géographie sociale. Comment la route crée le type social*. Paris, 1901–1903, 2 vol., t. II, p. 10.
- ⁸ *Ibid.*, p. 444 s.
- ⁹ *Ibid.*, p. 447. Pour la méthode, voir également E. Demolins, *Répertoire des répercussions sociales*. Préface de Paul Descamps, Paris, 1907.
- ¹⁰ Op. cit., p. 448 s.
- ¹¹ *Le Peuple du Valais*, p. 44.
- ¹² *Comment la route crée le type social*, p. VII.
- ¹³ Paul Descamps, *La sociologie expérimentale*, Paris 1933.
- ¹⁴ Paul Descamps, *Le Portugal; la vie sociale actuelle*, Paris, 1935. Voir aussi l'édition posthume: *Histoire sociale du Portugal*, Paris, 1959.
- ¹⁵ Louis Courthion, *Les Veillées des Mayens, légendes valaisannes*, Genève 1896.
- ¹⁶ *A.tr.pop.* 1 (1897), p. 224–228.
- ¹⁷ *A.tr.pop.* 2 (1898) p. 240–244.
- ¹⁸ *A.tr.pop.* 3 (1901) p. 47–49.
- ¹⁹ Louis Courthion, *La vie communale en Valais. La plus grande commune de la Suisse: Bagnes*, dans *Wissen und Leben*, 10 (1916), n° 3 et 4.
- ²⁰ Louis Courthion, *Les bisses du Valais*, dans *Echo des Alpes*, juillet–août 1920.
- ²¹ Pour la biographie, voir Pierre Bioley, *Nécrologie de Louis Courthion*, dans *Annales valaisannes*, t. VII, Monthey, 1923, p. 43. *In Memoriam Louis Courthion* (plusieurs auteurs), Martigny, 1923. Emile Biollay-Kort, *Louis Courthion (1858–1922)*, dans *Almanach du Valais*, 1952, p. 145–147. Ces données biographiques ont été rassemblées par M. Ph. Welti.
- ²² Cité d'après *In Memoriam Louis Courthion*, Martigny, 1923, p. 25.
- ²³ Edmond Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* Paris, 1897, 464 p.
- ²⁴ Voir Beat Kaufmann, *Die Entwicklung des Wallis vom Agrar- zum Industriekanton*, Zürich, 1965.
- ²⁵ Cf. *In Memoriam Louis Courthion* (Martigny, 1923), p. 26. Il s'agit des initiateurs du *Glossaire des Patois de la Suisse romande*.